N° 258. Mairie

CINQ CENTIMES

Mercredi 5 Juin 1889

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 12
TOURCOING, rue Verte, 55.

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.

L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

JOURNAL RÉPUBLICAIN QUOTIDIEN

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . 0 fr. 50
FAITS DIVERS . . . 0 fr. 75
LOCALES . . . . . 1 fr.

Les annonces sont reçues à ROUBAIX-TOURCOING, *Bureau du Journal*; à PARIS à l'*Agence Havas*, place de la Bourse, 15, et à BRUXELLES, pour toute la *BELGIQUE* et la *HOLLANDE*, chez MM. A. GROSLEAN et Cie 184, boulevard Anspach et 3, rue des Teinturiers.

TÉLÉPHONE

M. CARNOT A CALAIS

LE VOYAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DANS LE PAS-DE-CALAIS

(De nos Rédacteurs et Correspondants spéciaux).

Le départ de St-Omer

St-Omer, 3 juin, 8 h. 40. — Le départ du président a donné lieu ce matin aux mêmes manifestations enthousiastes qui *s'étaient produites* la veille.

A partir de sept heures et demie, toutes les rues par lesquelles devait passer le cortège présidentiel étaient bondées de curieux.

Les quais de la gare présentaient, à partir de huit heures une bien grande animation. La musique du 8e de ligne et la musique municipale exécutent la *Marseillaise* à l'arrivée du Président, qui a été acclamé sur tout son parcours.

Quand M. Carnot monte dans le wagon présidentiel, des cris mille fois répétés de : Vive Carnot ! Vive la République ! retentissent.

Ces mêmes cris se répètent quand le train se met en marche.

Sur un parcours d'une centaine de mètres, on remarque une manifestation des plus imposantes. Les gendarmes à cheval et le *21e dragons* se tiennent en ligne, présentent les armes, tandis qu'une foule évaluée à plusieurs milliers de personnes acclame le Président.

Ce spectacle est réellement admirable.

Le départ du Président a été marqué, en somme, par des manifestations très chaudes.

M. Carnot se souviendra certainement de la magnifique réception qu'on lui a faite dans la patrie de son père.

A Audruicq

A Audruicq, le train présidentiel s'arrête quelques instants. Le président en descend, entouré de M. Yves Guyot et de tous les hauts fonctionnaires qui l'accompagnent.

Une foule immense est massée sur le quai et aux abords de la gare. Elle acclame avec un enthousiasme indescriptible le président de la République.

M. Dubreucq, maire d'Audruicq, prend le premier la parole en ces termes :

Monsieur le président,

Permettez-moi de vous exprimer, au nom du conseil municipal d'Audruicq, au nom des municipalités du canton, au nom des fonctionnaires et des sociétés ici réunis, combien nous sommes heureux d'avoir l'honneur de recevoir la visite du premier magistrat de la République.

Nous vous offrons, monsieur le président, l'hommage de notre respectueux dévouement.

Votre visite, bien que passagère, est un sujet de joie à tous les titres : elle nous est un gage de la bienveillance que vous témoignez aux plus humbles de vos administrés.

Nous nous efforcerons, par notre union, par le choix d'un représentant dévoué au gouvernement de la République de vous témoigner notre reconnaissance.

Aussi suis-je convaincu d'être l'interprète des sentiments de sympathie de toute notre population, en vous acclamant pour elle, au cri de :

Vive Carnot !
Vive la République !

M. le maire présente ensuite toutes les autorités du canton à M. Carnot, une délégation des dames de la ville, le bataillon scolaire, les pompiers, etc.

Puis, M. Caron, président du syndicat agricole, prononce un discours auquel M. Carnot répond aux applaudissements enthousiastes de la foule.

Les présentations terminées, la musique *communale* exécute la *Marseillaise*, puis le train se remet en marche aux cris de : Vive Carnot ! Vive la République !

Signalons encore les manifestations sympathiques qui se sont produites sur la route de St-Omer à Calais, notamment à Watten et à Pont d'Ardres, où de nombreuses maisons étaient pavoisées et où des salves d'artillerie ont été tirées au moment du passage du train.

A CALAIS

Avant l'arrivée

Calais, 3 juin, 9 heures. — Une très grande animation règne en ville depuis le matin.

De très bonne heure déjà, les habitants mettent la dernière main aux décorations de leur maison.

Vers 8 heures et demie les troupes se dirigent vers les endroits qui leur ont été désignés pour faire la haie sur le passage du cortège.

Les 3e, 27e, 73e et 110e régiments d'infanterie, le 15e d'artillerie, les douaniers, le 21e dragons, les sapeurs pompiers sont disséminés sur le parcours de la gare à l'Hôtel-de-Ville, sur la place de la Gare, le boulevard Jacquart, les rues Lafayette et d'Oriéans et la place Crèvecœur.

L'arrivée

Calais, 10 h. 45. — A neuf heures trente précises, le canon tonne, le train présidentiel entre en gare.

A sa descente du wagon, M. Carnot est reçu par l'amiral Krantz, ministre de la marine, le général Yung, commandant les places de Dunkerque et de Calais, l'amiral de Boissoudy, commandant l'escadre cuirassée, son chef d'état major, le commandant Lefebvre, M. Wintrebert, maire de Calais, le président et les membres de la Chambre de commerce de Calais.

Après les quelques présentations d'usage dans la salle d'attente admirablement décorée de draperies, des trophées de drapeaux et de superbes plantes exotiques, le président sort avec les autorités pour aller prendre place dans la première voiture.

La foule énorme qui se trouve aux abords de la gare et sur la place, pousse des cris formidables de : Vive Carnot ! vive la République !

Quand le cortège se met en marche, les troupes présentent les armes, les tambours battent, les clairons sonnent, la musique du 27e entonne la *Marseillaise* et les cris de Vive *Carnot! redoublent d'intensité* en intant. L'effet est vraiment grandiose.

Sur tout le parcours du cortège, sont rangées de très nombreuses sociétés de musique qui, au passage du président, exécutent la *Marseillaise*, que la foule, toujours de plus en plus considérable, applaudit frénétiquement.

Citons parmi les Sociétés :

La Société des Arts et Métiers de Calais; l'Alsacienne de Calais, la Société de gymnastique la Calaisienne, la fanfare de Gometz les Chatel, la musique de Douvrin, l'avenir lyrique de Berckem, la musique de Poperingue, la fanfare de Harnes, etc.

Il me serait impossible de vous citer tous les noms des habitants qui ont décoré avec goût la façade de leur maison. Je n'exagère pas en disant que sur tout le parcours *il n'y a peut être pas* vingt maisons auxquelles ne flotte pas le drapeau tricolore.

Parmi les plus beaux arcs de triomphe que nous rencontrons sur notre route, je dois vous citer celui organisé boulevard Jacquart.

Cet arc de triomphe est surmonté d'un superbe buste de Jacquart ; son cintre est fort élégamment drapé de tulle, bleu, blanc, rouge, ce qui produit un effet qui, *je vous l'assure, est vraiment merveilleux*. Rues Lafayette et rue d'Orléans, nous trouvons, plusieurs arcs de triomphe avec ces inscriptions : A Carnot! Au Président de la République ! Honneur au Président !

A dix heures, le cortège présidentiel arrive à l'Hôtel de Ville où une foule énorme, maintenue par des militaires du 45e d'artillerie, le 21e dragons, le 110e de ligne et des *gendarmes à cheval*, acclame avec un enthousiasme indescriptible le Président de la République.

Les réceptions. — Les décorations

Les réceptions ont commencé à dix heures et demie dans le grand salon de l'Hôtel de Ville.

M. Carnot était assisté de MM. Krantz, ministre de la Marine ; Yves Guyot, ministre des Travaux publics, et de nombreuses autorités.

Cet défilé tour à tour, les autorités de l'*arrondissement de Boulogne, conseillers* généraux, municipaux, et les fonctionnaires de toutes administrations, les maires du canton de Calais, etc., etc.

La Franc Maçonnerie a été reçue par le Président. Elle avait à sa tête, M. Desmond, député du Gard, président du Conseil de l'ordre du Grand-Orient.

M. Desmons a déclaré au président qu'il était heureux d'avoir été appelé à lui prêter les *loges maçonniques de la région* du Nord qui tenaient à lui témoigner leur vive sympathie et leur profond amour de la République.

M. Carnot a répondu en quelques mots aimables, disant qu'il avait la conviction que la franc-maçonnerie ferait toujours son devoir.

Parmi les loges maçonniques qui ont pris part à cette réception, il faut citer :

Le Réveil du Nord, la *Fidélité*, de Lille ; le *Réveil du Calaisis*, la *Parfaite Solidarité*, de Roubaix, la *Vérité*, de Dunkerque, les loges de Boulogne, de Cambrai, du Quesnoy.

M. Hastu, de la loge *Notterpham Manchester*, était délégué de la maçonnerie anglaise.

A la fin des réceptions, six membres de la Chambre des communes et trois membres de la Chambre des *lords* sont venus présenter leurs hommages au Président de la République.

A cours des réceptions, M. le Président de la République a remis les décorations suivantes :

Officier de la Légion d'honneur : M. Lé Guya, commissaire de la marine de Dunkerque,

Chevaliers de la Légion d'honneur : MM. Delannoy, *conducteur des ponts-et chaus*ses, Fournier, président de la Chambre de commerce, D'Or, commandant du 8e d'infanterie.

Officier de l'instruction publique : M. Lagrange, chef d'orchestre à Calais.

Chevalier de Mérite agricole : M. Calais, agriculteur à Guines.

Officiers d'académie : MM. Wintrebert, maire de Calais, Landrin, juge de paix à Guines.

M. Carnot remet ensuite les médailles décernées par le ministre de la marine, pour actes de dévouement aux personnes suivantes :

MM. Devienne, Dubois, Merlen, Mille, Goin, Bengot, Taquin, Benoit, Vitey, Victor, Beal, Serré et Tetard.

Les réceptions sont terminées à 10 heures 1/2.

Le déjeuner

Calais, midi. — Après la réception, M. le Président de la République s'est rendu à l'Hôtel Dessin, en suivant le même itinéraire qu'à l'arrivée, et la rue de Richelieu, la rue des Maréchaux et la rue de l'Amiral Courbet, qui sont toutes décorées *avec un goût prafait et qui fait honneur* aux habitants.

Là, M. Carnot a offert un déjeuner à un certain nombre de hauts fonctionnaires. Pendant ce temps, les membres de la presse recevaient, au buffet hôtel de l'Jacienne gare de la ville, un bon écouell de la municipalité qui avait fait préparer un excellent déjeuner à leur intention.

Pendant le déjeuner, j'apprends que *trois individus ont été arrêtés sur le par*cours de la mairie à l'hôtel Dessin : les deux premiers qui avaient résisté à la police, ont *été* relaxés presqu'aussitôt après avoir été conduits au poste, le troisième, un gonjat dont je n'ai pu encore me procurer le nom et qui avait crié : A bas Carnot ! — c'est le seul cri de ce genre que j'ai entendu jusqu'ici pendant mon voyage — a été maintenu en état d'arrestation.

Les pêcheuses

Calais, 3 juin. — Au moment où le Président de la République finissait de déjeuner à l'hôtel Dessin, une délégation des pêcheuses de Calais, dites les Matelotes, sont venues *lui offrir un immense* bar avec un bouquet.

M. Carnot les a remerciées et les a embrassées.

L'INAUGURATION DU NOUVEAU PORT

Calais, 4 h. — Le déjeûner *terminé* rapidement je n'ai pas besoin de vous le dire, l'on se met en route, les uns en voiture les autres en bateau, pour l'ancienne gare maritime.

Un spectacle imposant est offert à l'arrivée des spectateurs. L'ancienne gare maritime est décorée d'une façon merveilleuse. Aux mâts de tous les bateaux qui se trouvent dans le port flottent les drapeaux de toute nationalité et de toutes couleurs. L'effet est saisissant.

La foule est immense : beaucoup d'étrangers, des Anglais surtout attendent dans la gare et sur les quais l'arrivée du train présidentiel.

Le Président est de nouveau salué par les cris de : Vive Carnot ! Vive la République !

M. Carnot et sa suite montent sur l'aviso de l'Etat la *Meuette*, commandant Honeite, précédé d'un autre aviso l'*Elan*, commandant de Bernardière. Les autres autorités et invités s'embarquent sur le *Petrel* et l'*Invicta*, deux magnifiques bateaux.

Nous levons l'ancre à 4 h. 45 et nous traversons ainsi l'avant-port ; les écluses étant ouvertes, nous sortons du port en rade ou doit avoir lieu ce soir la fête vénitienne et continuons notre route dans le port destiné à mettre en communication les eaux maritimes avec les eaux fluviales.

Là tout le monde descend. M. Carnot, accompagné de MM. l'amiral Krantz, ministre de la Marine ; Yves Guyot, ministre des Travaux publics ; Chevillaud, ingénieur *en chef* et Charguerand, ingénieur d'eau douce pendant que les autorités, généraux, fonctionnaires, invités et autres sont obligés de parcourir à pied et au triple galop le trajet de l'endroit où nous avons quitté le *Petrel* et l'*Invicta* pour aller rejoindre le président en face la gare du port de Calais, monte dans une petite embarcation que font marcher à la rame plusieurs marins de l'Etat.

M. Carnot va visiter les *écluses* du port centrale. C'est un point de l'organisation qui a été très défectueux et contre lequel protestaient avec quelque raison bon nombre de personnes. Les uns s'en prenaient à la municipalité ; les autres au service des ponts et chaussées ou au service maritime. Nous ne savons au juste sur qui faire retomber la responsabilité de cette partie défectueuse de la fête.

Depuis l'ancienne gare maritime jusqu'à la dernière *écluse du port* d'eau douce, les quais à droite et à gauche étaient noirs de monde acclamant le Président qui répondait à chaque instant par de gracieux coups de chapeaux.

Visite des hangars de la Chambre de commerce

A deux heures quarante cinq, nous remontions dans le train présidentiel, pour nous rendre aux hangars de la Chambre de commerce.

Ces hangars qui ne mesurent pas moins de trois cents mètres et qui vont rendre d'énormes services au port de Calais, sont construits d'une façon grandiose.

M. le Président de la République en paraît émerveillé et félicite les ingénieurs qui ont travaillé à leur construction.

Aux abords et dans l'intérieur des hangars, *stationnait* encore une foule considérable qui ne cessait pas de faire entendre les cris de Vive Carnot, vive la République !

Manœuvres des écluses et des ponts tournants

Calais, 4 heures 40. — Nous avons, ces jours derniers, publié dans un long article, des explications très détaillées sur le nouveau port de Calais, ses écluses et ses ponts tournants. Je crois donc absolument inutile d'y revenir, nos lecteurs étant fixés d'avance sur ce sujet.

Qu'il me suffise de vous dire que des hangars de la Chambre de commerce, le cortège ministériel s'est rendu à pied aux deux premières écluses, où M. Carnot a présidé à des manœuvres très intéressantes de magnifiques ponts tournants, des masses énormes que l'on fait mouvoir avec une rapidité et une facilité vraiment prodigieuse. M. Carnot a tenu à ouvrir lui-même l'une des écluses à l'aide d'un tout petit levier et est resté ravi devant cet ingénieux fonctionnement.

La nouvelle gare maritime

Toujours escorté par une foule de milliers de personnes qui continuent à acclamer et saluer le Président de la République, le cortège se met en marche vers la nouvelle gare maritime

Aux extrémités des ponts que nous traversons, nous remarquons de superbes portes en arc de triomphe, dressées par les pêcheurs et ouvriers des ports. Ces portes ont été organisées avec une originalité et un goût parfaits. Celle des pêcheurs est très remarquée.

Avant d'arriver à la gare maritime, un groupe de pêcheuses du Vieux-Courgain, vêtues du costume du pays, un costume fort original, vient remettre, avec un petit compliment de circonstance, un fort joli bouquet de roses rouges et blanches à M. Carnot.

Très satisfaites du serrement de main que leur donne le Président de la République, ces braves femmes se mettent à crier : Vive Carnot! Vive la *République!* et ce cri trouve naturellement un écho immense dans la foule.

A la gare maritime, M. le Président de la République est reçu par MM. Mathias, chef de la fraction du matériel à la Compagnie du chemin de fer du Nord, Venet, Wallon, Grulet, administrateur de la compagnie.

M. Carnot visite la nouvelle gare — inaugurée aujourd'hui — qui est, ou plutôt qui sera splendide, car son installation n'est pas encore complètement terminée.

La machinerie. — Le paquebot « Calais-Douvres. »

Le cortège présidentiel se rend ensuite à la machinerie, où a lieu une intéressante manœuvre des appareils hydrauliques.

Cette machinerie comprend trois grands générateurs et deux machines à vapeur, de la force de 50 à 60 chevaux chacune, comprenant quatre pompes qui refoulent l'eau, sous une pression de 50 atmosphères, dans les cylindres de deux accumulateurs.

Le Président se rend au nouveau paquebot *Calais-Douvres*, un magnifique bateau, admirablement installé, où le confortable ne le cède en rien au luxe, qui vient de faire son premier voyage d'essai, de Calais à Douvres, en cinquante minutes.

Deux torpilleurs qui sont très remarqués, stationnent devant la machinerie. Au passage du cortège, tous les marins lèvent leur béret et crient : Vive Carnot ! Vive la République.

Pendant que M. Carnot et sa suite étaient sur l'un des quais du port, un bâtiment à vapeur qui contenait des exposionistes anglais, est venu à passer devant lui, tous ont poussé des hurrahs répétés et le Président de la République s'est arrêté et les a salués.

Le Président, sa suite, autorités et invités se remettent ensuite en route, en voiture pour aller visiter les fabriques de tulle. La voiture présidentielle est attelée de quatre chevaux montés par des ailleurs.

Sur tout le trajet, le Président est encore l'objet d'ovations enthousiastes de la foule.

Les fabriques de tulle

Après sa visite au port, le Président de la République s'est rendu en voiture à Saint-Pierre-les-Calais.

Il a visité les fabriques de tulle, il en a parcouru les salles d'exposition de Valenciennes, de plates de Chantilly, Delaize et Deblonde.

Dans la première, la maison Hénon, les ouvrières lui ont remis un bouquet et les ouvriers ont exécuté en sa présence une pièce de dentelle de Valenciennes de quelques centimètres carrés, au centre de laquelle se trouvait l'inscription : Vive Carnot ! La musique de Poperinghe a joué la *Marseillaise*.

Dans la seconde c'est la directrice, Mme Devanière elle-même, accompagnée de ses deux enfants qui a fait à M. Carnot les honneurs de sa fabrique ; elle lui a montré un métier qui au moyen de modifications ingénieuses peut soit exécuter des dentelles de la dentelle même étoffe tissée.

M. Hénon et Mme Devanière ont prié le Président de la République de vouloir bien accepter pour Mme Carnot un choix varié de pièces de tulle et de dentelle de toute beauté.

Le présent fait par Mme Devanière consiste notamment en une cravate et une garniture de robe en chantilly noir.

M. Carnot, au nom de Mme Carnot, a remis au président du syndicat des fabricants de tulle une somme de 300 francs pour les ouvrières mères qui se trouvent dans le besoin.

A l'Hôpital

Après avoir visité ce dernier établissement M. Carnot s'est rendu à l'hôpital St-Pierre, quai du Commerce. Il a visité toutes les salles fort bien entretenues et il a remis cent francs à chacun des deux Orphelinats de filles et de garçons.

Il a été très acclamé à la sortie et sur tout son parcours jusque l'hôtel Dessin où il est allé se reposer quelques instants avant le banquet.

Les représentants anglais

Calais, 7 heures 35. — M. Carnot a rendu visite cet après-midi aux bateaux Calais-Douvres. M. Ribot, député, a présidé au président, M. Lawson, G. O'Connor, de Liverpool ; Ollongoorth, de Bradfort ; Schwann, de Manchester ; Handel

---

Feuilleton de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing 51

Le Docteur Vampire

QUATRIÈME PARTIE

Un ami d'Outre-Mer

Le comte, oubliant tout en présence de ce nouveau danger, la culbuta violemment et se précipita vers la porte à travers les bureaux, et sortit avant que la pauvre vieille eut retrouvé son aplomb.

Il n'eût pas été sauvé pourtant, si elle l'eût poursuivi de ses clamours, et ameuté les passants ; mais elle fut attirée vers son maître, dont le sang coulait toujours, et qui ne donnait que de faibles signes d'existence.

Il ne pouvait se trouver en meilleures mains ; parmi les nombreux métiers de l'ancienne lagesse, elle avait pratiqué celui de garde-malade et de poseuse de sangsues.

Elle s'y prit donc avec beaucoup d'adresse, le soulevy, lui fit une grande eau sa blessure, parvint à arrêter le sang et lui posa une compresse et un bandeau comme le meilleur chirurgien.

Cléphas Cartaux n'était pas mort ; il rouvrit les yeux, au moment où madame Corniquet, assistée d'un des clercs, qui venait de rentrer, le déposait sur son lit.

— Ah ! fit-il, je suis bien faible... et lui... est il parti ?

— L'assassin ! dit la femme de ménage, oui, il m'a échappé, mais je vais le dénoncer, et tout de suite... il montera sur l'échafaud !

— Non, dit le blessé, dont la voix sortait comme un souffle, et qui malgré cette catastrophe conservait sa rare clairvoyance. Non.... pas encore... Un médecin, je veux un médecin... et s'adressant du regard à son clerc : allez chercher le docteur Maréchal, rue des Maçons Sorbonne.

Il ne prononça pas tout cela d'une haleine. Il s'y reprit presque à chaque mot, et au dernier, il referma lentement les yeux et tomba dans un épuisement si profond qu'à plusieurs reprises, la borgnesse approcha un miroir pour s'assurer qu'il respirait.

V

COCODÈS ET COCODÈTE

Le premier soin de M. Paturel ayant été de se faire inscrire au tableau des avocats, le second fut de se rendre auprès du premier président.

Celui ci n'était plus préoccupé par aucune affaire étrangère à ses fonctions, et, comme c'était un homme intelligent et bienveillant, il fit grand accueil à son ex-collègue, qu'il crut pouvoir sonder avec discrétion sur les causes de sa démission et de son retour.

— Mon cher prenier, lui répondit le voyageur, je n'ai pas eu d'autre but que de plaider, devant vous, s'il se peut, une cause que bien des gens proclament perdue, et que moi je prétends gagner.

— J'avoue que je ne vous la croyiez sûre, elle doit avoir des éléments sérieux.

— Elle est juste, et comme c'était en partie par suite de la conduite que je tracai moi-même à l'accusé, qu'il se voit menacé dans ses intérêts et son honneur, mon devoir *était de venir et me voici :*

Ce début produisit son effet.

Le haut magistrat et le nouvel avocat restèrent deux heures enfermés ensemble.

Quand ce dernier se retira, le président fit appeler immédiatement la Simiane.

Nous sommes moins renseignés sur ce qui se dit entre le président et son protégé ; néanmoins, il est permis de conjecturer, d'après ce qui se passa le soir à son *domicile interlope que le patron fut sévère* et précis.

Le mariage de mademoiselle Claire chauffait fort, la maman ayant pour règle de battre le fer pendant qu'il est chaud.

Amoureuse comblé d'attentions et de petites faveurs, dans ce paradis en miniature, ne passait pas un jour sans y venir faire sa cour, et c'était chaque fois l'occasion de courir à quelqu'un des plaisirs voyants et tapageurs dont Paris est si fécond.

Cette fois, la femme de chambre l'introduisit presque mystérieusement. avec des soupirs et d'un air renversé.

— Venez, monsieur, fit elle à demi-voix en refermant vivement la porte après lui ; mais je vous en prie, si vous entendez quelque chose, cachez-vous, et surtout ne soyez pas longtemps.

— Bah ! qu'est-ce donc qu'il y a ?

— Je ne sais pas ; mais pour ça va mal ici. Madame vient de sortir en me défendant d'ouvrir à qui que ce soit, et en m'ordonnant de vous dire, à vous en particulier, qu'il n'y a personne.

— Epatant ! c'est épatant !

— Je crois qu'il y a un malheur ; madame n'est pas reconnaissable...

— Et Claire ?

On en était à se désigner par son petit nom tout court entre les deux promis.

— Mademoiselle ?... oh ! c'est pour elle que j'en crains le plus ; elle vous a pleurer toutes les larmes de son corps !

— Mais qu'est ce qu'elle peut avoir ?

— Dame ! je ne sais pas ; mais venez vite elle vous le dira peut-être ; surtout qu'on ne vous voie pas, je perdrais ma place.

— C'est épatant, abracadabrant ! répéta le cocodès dont le vocabulaire n'était pas plus riche que l'imagination.

La sombrette le poussa dans un petit salon éclairé par le demi-jour d'une lampe dépolie.

Tout témoignait d'un grand désordre, mais ce retrait était si coquet, que cette confusion ne manquait pas de charme. C'était l'attirail d'une toilette Beneiton, gaze, soie, dentelle, rubans, fleurs, de quoi remplir un magasin, éparpillés sur les meubles, accrochés aux patères des rideaux, scintillant, frétillant, avec des reflets veloutés et un ton général et suave de parfum.

Au lieu de ces flots de frivolités vaporeuses préparées pour la partie projetée, et abandonnée par l'effet d'un contre-ordre brusque, au fond des cousins du divan, sous le clair-obscur de la lampe Anatole entrevit sa fiancée, cachant à moitié son gaîbe séraphique sous ses petites mains, pour dérober ses larmes.

Ce fut une scène du dernier tendre.

— Grand Dieu ! s'écria Mlle Claire, que la profondeur de son chagrin avait sans doute empêché d'apercevoir son amoureux, avant qu'il l'eût suffisamment consolée dans cette posé ravissante, c'est vous mon ami !

— Nô m'attendiez vous pas, chère belle ? répondit-il de son ton façon régence.

— Oh ! je n'osais pas... maman a tant défendu de vous laisser entrer ! Et j'ai tant besoin d'être seule pour pleurer !

— Pleurer ? mais d'où vient ! qu'y a-t-il ? Parole d'honneur, c'est à devenir crétin !

La belle se redressa avec des enroulements étudiés au Conservatoire, et l'enveloppant d'un regard à demi-voilé, elle essuyait ses petits mains, les torrents de larmes n'avaient point altéré l'iris :

— Mon père est venu tantôt dans un état de colère tout nouveau que ne pouvons rien comprendre, et après une scène affreuse entre maman et moi, il a déclaré que notre mariage ne se ferait pas, et qu'il entendait que vous missiez les pieds ici.

— Eh bien ! je la trouve raide. Non, pour être raide, elle est raide !...

— Alors, vous comprenez, maman a crié, j'ai pleuré, il a tenu bon ; plus nous lui disions, plus il était furieux. Il a fini par déclarer que c'était à choisir entre vous et lui ; que si vous passiez le seuil ce la porte, il n'y remettrait plus le pied.

Maman a eu une attaque de nerfs ; habituellement ce *la décide* : cette fois, ça n'a rien fait que de l'exaspérer. Finalement, il a fallu lui permettre qu'on aliait vous donner congé par écrit, sous un prétexte quelconque ; la lettre est même partie.

Je ne l'ai pas reçue, j'ai passé la journée au Tattersall.

Vous la trouverez chez vous. Mais vous allez vous en aller, n'est-ce pas, Anatole !

— Ah mais non ! non et non ! Je tiens à vous, moi ; je *ne* suis pas un toutou, moi ; si votre père est gâteux, j'en suis fâché ; qu'on l'envoie à Charillot. C'est assommant ; ces machines-là !

— Anatole, je sais que vous m'aimez !

— Je vous aime, nous nous aimons ; nous nous comprenons ; et je ne vous lâche pas.

— Que faire, mon cher bon ?

— Que faire, sarpeiou ! ce n'est pas si difficile !...

D'abord, quelles raisons donne-t-il votre crétin d'auteur ?

— Ahanne ; du moins, je n'y ai rien compris... Sa dignité de magistrat ; son impartialité ; un procès compliqué où il y va de vos intérêts...

— Des raisons !... et votre mère coupe là dédans ?

— Que voulez-vous qu'elle fasse !

— Ah ! c'est vrai... Et bien, ma toute belle, il y a un moyen simple, c'est de vous passer l'eux et de leur permission.

Imperceptible et satanique éclair traversa la physionomie de la cocodète.

Entre parenthèse, *cocodète* était un mot que ne répudièrent pas les grandes dames, qui le lui crée, — je veux dire les princesses qui prenaient des leçons de diction de Thérésa, et qui faisaient leur entrée au bal des Tuileries, costumées en ses abeilles et portées par des jardiniers de trumeau dans les ruches d'or.

— Vous avez ce moyen ? demanda-t-elle, avec toute la naïveté dont elle était capable.

— Elémentaire !... Je vous enlève, avec votre consentement.

— Monsieur !... se récria-t-elle, avec un mouvement de tête et un froncement de sourcils très réussis.

— Dame, ça me paraît topique.

— Ah ! Anatole, vous oseriez...

— Ça se fait tous les jours... C'est ce qu'il y a de mieux porté.

Claire, avec toutes les apparences de la confusion, s'écria en faisant une bahiemoue :

— Mais avec des femmes !...

— Des femmes... très bien ! D'abord, il n'y a pas d'autres expédient, avec la sauvegarde indécente de votre père et la faiblesse de votre mère, qui manque de caractère.

— Oh ! non, non, non ami, n'insistez pas !

— Voyons, Claire, pas d'enfantillage ; nous nous aimons, c'est convenu ; vos parents nous prétendent nous faire assommant. Nous prenons gaillardement l'express ; nous passons en Belgique, en Suisse, en Italie, n'importe où, et une fois là, nous leur donnons de bon nouvelles.

Allons, vous me comprenez, n'est-ce pas mignonne... Ne dites pas non !... Songez que j'ai pris congé !

Elle s'est singulièrement adoucie pendant cette tirade :

— Mais, fit-elle, avez-vous l'argent nécessaire !

— L'argent ! dit il en riananant, soyez tranquille, j'en trouverai... D'abord, mon oncle va bien sûrement nous tout est à nous, il me doit mes comptes de tutelle, et je ne suis pas embarassé pour lui tirer un fort à-compte.

— Mon Dieu, Anatole, que c'est mal ce que je vais faire... et faut il que je vous aime !... Non Monsieur, jamais je ne vous rai... Et puis, et vous allez m'abandonner après !... car enfin, mal, ou bien, tout, et rien ne me répond... Les hommes sont si volages et si fourbes.

(A suivre) OCTAVE FERÉ.